On'a pouta farça : (patois de la Broye)

Autor(en): **Davi**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 16

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-213855

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

mères. Les deux Lacour ont absenté l'Ecole depuis le premier octobre; les deux plus grand Gisclon ont absenté neuf mois tout entier et sont revenu au nouvel-an; la Fontanette est toujours venue une fois par jours, Chabot de même; les Dumas ne sont pas assidus comme il le Devroit; le petit Pouse fait bien son devoir; le petit Lafond feroit très bien s'il pouvoit venir assiduement, mais qu'est ce qui les empêche ils sont presque tout nud et sur tout par les pieds ce que je ne peut atribuer que peut-être à une mauvaise conduite; les Gardet j'en suis très mal content; les Dégailler vienne régullièrement mais peut d'avance sur tout à l'Egard des deux filles.

Vous priant deplus si vous en savez encore quelques uns de les faire venir à l'Ecole d'autant que je ne les conois pas, Messieurs en attendant la continuation de vos bienveillances j'ai l'honneur d'être Votre très soumis et obeissant serviteur.

Lausanne, le 23 janvier 1782.

David-Joseph Nicole
Régent.

Notte des enfans : 4 Gisclon, 3 Dumas, 3 Dégailler, 2 Lafond, 2 Gardet, 1 Chabot, 1 Pouse, 1 Fontanette, en tout 17 qui vienne tout à présent.

Une misère ! — Un geôlier qui, par négligence, avait laissé s'évader un prisonnier confié à sa garde, arrive l'autre jour au bâtiment de la prison au moment où un autre prisonnier s'apprêtait à prendre aussi la clé des champs.

Le geôlier saisit le fuyard et lui fait réintégrer sa cellule, en murmurant :

— C'est pourtant le diable qu'on ne puisse jamais avoir affaire à des braves gens, ici !

Le langage de nos fillettes. — Dans la rue, deux fillettes, rentrant de l'école, s'entretiennent de choses sans doute fort intéressantes pour elles, car elles sont absorbées par leur conversation.

L'une d'elles, d'un ton sans réplique :

— D'abord, là, en somme, après tout, il y a une chose importante, seulement voilà !... — P.

TOUT EN RONDANT

Voici encore, pour compléter la liste, quelques unes des « Kyrielles » que chantaient autrefois les enfants et qu'on n'entend plus guère aujourd'hui. Il serait vraiment dommage de n'en pas garder au moins le souvenir.

* * *

Etant en compagnie, si vous quittiez votre place pour revenir et trouver la place occupée, on vous disait :

Qui va à la chasse
Perd sa place !

A quoi vous étiez en droit de répondre :

Quand il revient
Il trouve un chien !

Les mamans de Blonay (d'après madame Odin) berçaient leurs enfants en leur fredonnant la suave cantilène ci-après :

Tsanta, plliora, tsanta ris ;
Clliou la porta de ton courti,
Quand lè zozei te véront
Te crieront
Pequa m....., pequa son !

Avec le printemps, les morilles sortent de la mousse; les gamins de la Vallée de Joux ne disent plus, comme leurs aînés, en allant à la chasse aux champignons, dès qu'ils en avaient une en main :

Moruva ton pair
Moruva ton pair...

Ce qui faisait infailliblement surgir une autre morille, pour faire la paire; quand le chasseur trouvait une troisième morille, il appelait la quatrième, ce qui fait que la cueillette terminée, il rentrait toujours à la maison avec un nombre pair de ces savoureux cryptogames (comme on disait à l'Ecole normale).

Mais le printemps ne se signale pas rien que par des morilles et sa brillante parure (comme chantent les poètes). A cette époque la sève monte, ce qui permet de détacher facilement l'écorce des jeunes pousses de saule et de frêne spécialement, permettant ainsi aux gamins de fabriquer des sifflets ou *subiets*, si vous préférez. C.-C. Dénéréaz a donné dans le *Conteur* les détails de la fabrication de cet engin, nous renvoyons pour cela nos lecteurs au charmant article de ce regretté collaborateur; rappelons seulement que pour confectionner un sifflet, il faut détacher un manchon d'écorce d'une jeune pousse et pour cela il faut frapper l'écorce, copieusement et préalablement ensalivée, à petits coups répétés au moyen d'un couteau tenu par la lame, l'écorce se détache alors facilement. Cette manière d'opérer s'appelle : *saver, chaver, sauver, xaver...*, du verbe *savâ* : peler.

Il faut *saver* un certain temps pour que l'opération réussisse, le temps de dire, tout en *savant :*

Sauva, sauva
Marasauva
Se tè sauva bin
T'ari d'au bon vin
Se tè sauva mau
T'ari de la pesse de tzevau !
Vau, vau, vau.

Ce refrain se retrouve un peu partout en Suisse romande. A la Vallée de Joux, on dit :

Bon pèlérin
Sova, sova, sova bin
Se te sauva bin
Tèré dau bon vin
Se té sauva mau
T'èré de la pessa de tsevau.

En Valais, on remarque une petite variation, mais les deux liquides promis qui figurent dans la Kyrielle sont partout de même nature : jugez plutôt :

Pin, pin, pïolin,
Se to me vas bin,
Te baillerai baire de bon vin.
Se to ne va pas bin,
Te baillerai a baire de la pesse de tsin
Dezo a raïvo du molin
(dessous la roue du moulin).

Les personnes que cela intéresse trouveront dans les Archives suisses des Traditions populaires, année 1905, au moins trente-cinq formulettes sur ce sujet.

* * *

Quoique cet article soit déjà long, nous citerons encore, comme Kyrielle d'occasion, une formulette qui se dit dans le Jura bernois (Basse Ajoie), par les personnes âgées qui prennent de l'eau bénite en sortant des maisons.

A benête, y te pran
Tra tschoses te me defende
De l'ennemi, de lai serpent

Des metchaines gens
De meurri de mouè subitement.

Ce qui veut dire :

Eau bénite je te prends,
De trois choses tu me défends :
Du démon, du serpent,
Des méchantes gens,
De mourir subitement.

Nous pourrions encore présenter les Kyrielles que les jolies délémontaises chantent aux jeunes gens qui ne savent pas danser et d'autres encore, mais nous devons nous borner pour ne pas indisposer notre vieux *Conteur*, qui serait dans le cas de nous refuser son hospitalité pour de prochains articles sur les *Kyrielles chorégraphiques* et les *Kyrielles-amusettes* que nous nous proposons de lui donner.

Mérine.

P.-S. — Le soussigné serait reconnaissant au personnes qui savent des Kyrielles de les lu faire parvenir au bureau du *Conteur*.

Un moment, s. v. p. — Un mot alleman pour les gens qui ont bon souffle :

« Oberammergauerpassionsspielklosterfestd likatessenkäse. » — P.

A PROPOS D'UNE HISTOIRE

Nous avons encore reçu la lettre suivante, à pr pos de l'histoire du sergent Dubois.

Mon cher *Conteur*,

Il paraît que le récit du sergent Dubois n' pas eu le don de plaire à l'éminent écrivai qu'est M. Philippe Godet. Je n'ai pas l'hab tude de faire de la polémique et je tiens trop *toi* pour utiliser tes colonnes à de vaines rép ques et dupliques... Ça, que j'aie fait des faut de français, de style, d'orthographe, etc., je crois aisément, et j'en demande humbleme pardon à M. Godet; du reste, tout le monde n pas eu, comme lui, le bonheur d'aller à l'*acad mie*.

Si, au point de vue du fond, j'ai pu offusqu les idées de M. Godet, je lui demande « *repa* don !... » On ne pense jamais à tout; et puis, *n'y étais pas...*, lui non plus, par exemple mais *le sergent Dubois y était !...*

Excuse-moi de *te* déranger pour si peu chose et je *te* prie de croire, mon *vieux Co teur*, à toute mon estime.

15 avril 1918.

Guibert.

ON'A POUTA FARÇA

(Patois de la Broye)

Pétraôvé dein ti lè carrou, dâi dzein q sant conteint déren, dai bordon que so adi à dzemottâ, à ranquemalâ. Traôva adi oquié po lè fère crincî et ronnâ : lè z'infant lè vesin, la foumâre et la pussa, lè conseillî lou syndique, lè felhes et lè valet, lou dzud et lou menistre, sein comptâ le z'autré dzei Tot va dé gangoué dein stî mondou por lâ Ah ! se pîre, on volliâve lé z'attiutâ, té raôdz lé ratté, on verrait ren mé dé grabudze.

Per lé d'amont, à Velâ-Golliâ, l'ai avai c certain Rodo à Vincent à Lydie, on païsan bocon étzaôdâ, rappo ai prîdzou que Mo Lempequiet, lou menistre fasai dein lou dé clia perrotze. Desai à tot lou mondou l'étai por ren d'allà cen attiutâ la demind qu'on lai cheintai pas lou St-Esprit quemin Rodo l'arai volhiu, qu'on lai avai adi sonn Adon, l'a invitâ quauquê dzein, que l'aussa assebin délavâ lou menistre à veni dein s pâlou, teni dai réunion, oûre dai pryîres plien daô St-Esprit.

Mâ dein clliaô réunion, lè dzein atant lè fen que lè z'hommou l'ont-e pâ z'u la maladi dondâ, encora mé qu'aô prîdzou. Adon por l fêre passâ l'invia dè ronclià dinche, Rodo s'e va dere à cliaô dzein : « Dimanche procha amenez vos enfants, vos amis avec vous, verront le St-Esprit, sous la forme d'un pig descendre sur vous. »

L'est bon. Por quemincî, Rodo l'a fê on pe aô pliafond daô pâlou, pu s'est immodâ tzi pudzenî po vouaitî se l'avai on pindzon bl pofêre lou St-Esprit. Adon, lè doû, à catzon t dzo l'ont dressî l'osî à prevolâ avau lou pe Lou pindzon fasai bin lou djû, mâ l'étai escandâle qu'on pouavai pâ lou gravâ dé ca Lou pudzenî, que l'îre on crâpin de dinch Rodo : Faut renquié lou laissî lè eincliou d clia dzèba sein l'ai baillî à medzî du devind né, tant qu'ià demindze matin ».

L'ont dinche fé. Mâ la demindze aprî, l arrevâ on affère dé la métzance.

Aô momint iô lè dzeins grulâvant dein

pantet, tint la ringua à Rodo laô baillîve la raffa, et que sti apôtre l'avai dzo bouailâ doû yâdzou : « St-Esprit, descendez sur les disciples assemblés », sein qu'on veyé ren veni, tot d'on coup on oût bramâ lou pudzenî per lou perte daô pliafond : « Né paô pas deschindre, l'est crévâ sti matin ! »

DAVI daô TELIET.

Sur la peur. — Un campagnard qui avait amené du bois à Lausanne s'en retournait chez lui, dans la soirée. Le marché avait été bon, donc « arrosé » en conséquence. L'heure tardive, la fatigue, le vin aidant, le paysan s'endormit sur son char et tomba au bord de la route. L'attelage rentra seul au bercail. Emoi général. Qu'était-il survenu ? On partit à la recherche du malheureux. Il faisait nuit noire et la bise, qui s'était soudain levée, éteignit la lanterne des chercheurs.

Ceux-ci, après bien des allées et venues, aperçoivent une forme noire sur le chemin. Ils s'approchent. C'est un homme. Il ne donne plus signe de vie. On roule le corps dans une couverture, qu'on avait apportée à tout hasard, et l'on reprend lugubrement le chemin du logis.

A l'arrivée du funèbre convoi, ce sont des lamentations, des gémissements sans fin.

Tout à coup, au milieu de ces désolations, le paysan, que la fraîcheur de la bise avait plus ou moins dégrisé et qui avait regagné pédestrement sa maison, paraît :

— Alo, te bourlai-pi ! qu'est-te que cein po dâo trafi ? Crayo bien que vo z'îtès ti fous !

Quand fut dissipée l'émotion causée par cette apparition, quand chacun eut repris ses sens, on souleva la couverture qui recouvrait le corps apporté. C'était celui d'un pauvre diable, que la mort, pitoyable aux miséreux, avait surpris en chemin. — C. P.

LES NOUVEAUX RICHES

En décembre dernier, je me trouvais dans une des plus anciennes librairies du quai Malaquais, à Paris. Je choisissais quelques ouvrages pour mes clients lausannois, tout en parlant avec la patronne des événements du jour. Tout à coup, stoppe à la porte une quarante chevaux. Une dame quelconque, mise comme une parvenue — bague, diamants, fourrures, — descend de son automobile et, s'adressant à la marchande, lui dit :

— Madame, je viens d'acheter dans une vente un casier à livres très ancien ; on me conseille d'y mettre des vieux livres, avec de belles reliures en demi-veau, en veau entier, car je ne m'y connais pas ; voici les mesures.

Sortant des ficelles de son sac à main, elle indique la longueur et la largeur des casiers du meuble en question.

La libraire, tout d'abord, en est estomaquée. C'est la première fois qu'elle a affaire à une cliente si ordinaire. Mais il faut vivre, son mari est mobilisé. Elle fait donc un choix d'ouvrages d'après leur reliure, les aligne sur le comptoir, et fait les prix selon son catalogue. La cliente, satisfaite, demande ce qu'elle doit.

— Deux cent cinquante francs, lui répond la marchande.

— C'est bien, voici la somme ; faites-moi porter ces volumes dans mon auto.

Et voilà. Plus tard — après la guerre — ceux qui fréquenteront les salons de la nouvelle riche, s'étonneront d'y voir de beaux ouvrages superbement habillés, et qui, hélas ! ne seront là que comme figurants.

Qu'en pensent mes amis les bibliophiles ?

A. LAPIE.

Mot d'enfant.

— Quand je serai mort, dit le petit Auguste, et que je serai au ciel, j'irai dans la lune voir s'il y a un falot.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

7

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

« Ne vous étonnez point, monsieur, dit enfin M. Ratin d'une voix solennelle, si l'excès de mon indignation en comprime et en retarde l'expression. Je dirai même que l'expression me manque pour qualifier.... » Ici une mouche.... un souffle de fou rire parcourut mon visage.

Il se fit de nouveau un grand silence.

Enfin M. Ratin se leva. « Vous allez, monsieur, garder la chambre pendant deux jours, pour réfléchir sur votre conduite, tandis que je réfléchirai moi-même au parti que je dois prendre dans une conjoncture aussi grave....

Là-dessus M. Ratin sorti en fermant l'appartement, dont il emporta la clef.

***

L'aveu sincère m'avait soulagé, le départ de M. Ratin m'ôtait la honte, de façon que les premiers moments de ma captivité ressemblèrent fort à une heureuse délivrance : et, sans l'obligation où je me voyais de songer deux jours à mes fautes, je me serais fort réjoui, comme on y est disposé au sortir des grandes crises.

Je me mis donc à songer ; mais les idées ne venaient pas. Quand je voulais approfondir ma faute, je n'y voyais de grave que le mensonge, réparé pourtant par un aveu que je me plaisais à trouver spontané. Toutefois, pour la bonne règle, je tâchais de me repentir ; et, voyant la peine que j'avais à y parvenir, je commençais à craindre que mon cœur ne fût effectivement déjà bien mauvais, immoral, comme disait M. Ratin, en sorte que je formais avec contrition le projet de renoncer désormais au fou rire.

***

J'en étais là quand vint à passer dans la rue le marchand de petits gâteaux. C'était son heure. L'idée de manger des petits gâteaux se présenta naturellement à mon esprit ; mais je me fis un scrupule de céder à cette tentation de la chair, dans un moment où c'était sur l'âme qu'il m'était enjoint de travailler, de façon que, laissant le marchand attendre et crier, je restai assis au fond de ma chambre.

Mais ceux qui ont observé les marchands de petits gâteaux savent combien il sont tenaces envers la pratique. Celui-ci, bien qu'il ne me vît point paraître encore ne tirait de cette circonstance aucune induction fâcheuse pour son affaire, mais, bien au contraire, continuait à crier avec la plus robuste foi en ma gourmandise. Seulement il ajoutait au mot de *gâteaux* l'épithète pressante de *tout chauds*, et il est bien vrai que cette épithète faisait des ravages dans ma moralité. Heureusement je m'en aperçus et j'y mis bon ordre.

***

Je crus devoir cependant ne pas laisser dans son erreur cet honnête industriel à qui je faisais perdre un temps précieux ; je me mis à la fenêtre pour lui dire que je ne prendrais pas de gâteaux ce jour-là.

« Dépêchons, me dit-il, je suis pressé.... »

J'ai déjà dit qu'il croyait en moi plus que moi-même.

« Non, repris-je, je n'ai point d'argent.

— Crédit.

— Et puis, je n'ai pas faim.

— Mensonge.

— Et puis, je suis très occupé.

— Vite!

— Et puis, je suis prisonnier.

— Ah ! vous m'ennuyez, » dit-il en soulevant son panier comme pour s'éloigner.

Ce geste me fit une impression prodigieuse. « Attendez ! » lui criai-je.

Quelques instants après, une casquette artistement suspendue à une ficelle hissait deux petits gâteaux.... *tout chauds*.

***

« Bête de hanneton, pensais-je en mangeant mon gâteau, qui, avec quatre ailes pour s'envoler, se va jeter dans un puits ! Sans cette stupidité inconcevable, je faisais mes devoirs tranquillement, j'étais sage. M. Ratin content, et moi aussi : point de mensonge, point de prison.... Bête de hanneton ! »

Heureuse idée que j'eus là ! J'avais trouvé le bouc expiatoire, en sorte que, peu à peu, le chargeant de tous mes méfaits, ma conscience reprenait un calme charmant. Ce qui y contribuait, je m'imagine, c'est que l'indignation de M. Ratin avait été si forte, qu'il avait entièrement oublié de me donner des devoirs à faire. Or, deux jours et point de devoirs, c'était peut-être, de toutes les punitions, celle que j'aurais choisie comme la plus délicieuse.

***

Une fois en paix avec ma conscience, et ayant devant moi deux jours de fête, je voulus embellir ma demeure par quelques dispositions qui me souriaient fort. La première fut d'éloigner de ma vue l'elzévir, le dictionnaire, tous les livres et cahiers d'étude. Cette opération faite, j'éprouvai une sensation aussi agréable que nouvelle : c'était comme si l'ont m'eût ôté des fers. Ainsi, c'est en prison que je devais connaître pour la première fois tout le charme de la liberté.

Charme bien grand ! Pouvoir légitimement dormir, ne rien faire, rêver.... et cela à cet âge où notre propre compagnie est si douce, notre cœur si riche en entretiens charmants, notre esprit si peu difficile en jouissances ; où l'air, le ciel la campagne, les murs, ont tous quelque chose qui parle, qui émeut ; où un acacia est un univers, un hanneton, un trésor ! Ah ! que ne puis-je remonter vers ces heures fortunées, retrouver ses loisirs enchanteurs ! Que le soleil est pâle aujourd'hui ! que les heures sont lentes ! les loisirs ingrats !

Je retrouve sans cesse cette idée sous ma plume. Chaque fois que j'écris, elle me presse de lui donner le jour ; je l'ai fait mille fois, je le fais encore. En vain le bonheur m'accompagne, en vain les années m'ont apporté chacune un tribut de bien, en vain les jours se lèvent purs et sereins ; rien n'efface de mon cœur ces souvenirs d'alors ; plus je vieillis, plus ils me semblent rajeunir, plus j'y trouve un sujet d'attendrissante mélancolie. Je possède plus que je ne désirerais, mais je regrette l'âge du désir ; les biens positifs me paraissent moins savoureux que ce nuage vide, mais brillant, qui, m'enveloppant alors, m'entretenait dans une constante ivresse.

Fraîches matinées de mai, ciel bleu, lac aimable, vous voici encore ; mais.... qu'est devenu votre éclat ? qu'est devenue votre pureté ? où est votre charme indéfinissable de joie, de mystère, d'espérance ? Vous plaisez à mes yeux, mais vous ne remplissez plus mon âme ; je suis froid à vos riantes avances ; pour que je vous chérisse encore, il faut que je remonte les années, que je rebrousse vers ce passé qui ne reviendra plus. Chose triste, sentiment amer !

Ce sentiment, on le retrouve au fond de toute poésie, si encore il n'en est pas la source principale. Nul poëte ne s'alimente du présent, tous rebroussent ; ils font plus : refoulés vers ces souvenirs par les déceptions de la vie, ils en deviennent amoureux ; déjà ils leur prêtent des grâces que la réalité n'avait pas, ils transforment leurs regrets en beautés dont ils les parent, et, se créant à l'envi un brillant fantôme, ils pleurent d'avoir perdu ce qu'ils ne possédaient pas.

(*A suivre.*)

Grand-Théâtre. — La saison lyrique bat son plein. Trois représentations ont été déjà données : *La vie de Bohême* (de Puccini), *Gillette de Narbonne* et *Lakmé ;* ce fut trois salles combles. Et il en sera ainsi jusqu'à la fin, car la troupe est excellente et la saison sera courte — elle finira le 14 mai. Demain soir, dimanche, *La Mascotte*, toujours joyeuse et sémillante.

Kursaal. — A la demande générale, la tournée Petitdemange donnera ce soir, samedi et demain dimanche, trois représentations de l'immense succès la *Mascotte*. Pour ce spectacle, le dernier irrévocablement, la direction s'est assuré le concours de M. George, dont la réputation n'est plus à faire, et de M. Durou, le trial du Grand Théâtre de Genève, qui eut un si grand succès dans les « 28 jours de Clairette ». Mmes Mary Petitdemange et d'Hermanoy et M. Didès.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE 10 POUDRES : Fr 1.50 TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS